

Mon dieu! C'est 1984! Et j'ai oublié de prendre rendez-vous chez le coiffeur!

Autor(en): **Moreau, Thérèse**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne**

Band (Jahr): - **(1987)**

Heft 4

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-870640>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

MON DIEU! C'EST 1984! ET J'AI OUBLIÉ DE PRENDRE RENDEZ-VOUS CHEZ LE COIFFEUR!

Lecture féministe de l'utopie et du rôle de Julia dans le roman d'Orwell. L'écrivain y propose aux lectrices et aux lecteurs modernes des systèmes philosophiques et politiques qui ne remettent nullement en cause les rapports des sexes. L'échec de l'utopie ébauchée par Julia et Winston pour lutter contre la dictature serait la conséquence de leur incapacité à penser la lutte contre le totalitarisme en dehors des stéréotypes sexuels et des schémas préétablis. Penser l'Etat comme famille les oblige à s'engluer dans le triangle œdipien et à opérer un simple renversement de la théorie du maître et de l'esclave.

Ce recueil avec son gothique ton convient mieux aux femmes que les livres de philosophie. Il peut même être utile à celles qui dans une vie dérégulée ont conservé quelque amour pour l'honnêteté. Quant aux filles, c'est autre chose. Jamais fille chaste n'a lu de Romans.

Jean-Jacques Rousseau, Préface à *La Nouvelle Héloïse*.¹

Je commence chaque jour de ma vie en souhaitant la mort de quelqu'un. Qui mourra aujourd'hui? La cloche sonne. On se met en rang et pendant dix minutes on crie:

Longue vie à Khomeiny!
Mort à Sadam Yasid!
Mort à Monafegin!
Mort aux anti-révolutionnaires!
Mort à Bakthiar!
Mort à l'Amérique!
Mort à la France!

Irاندokhte, *Mithra*.²

Un tel titre³ paraîtra à beaucoup une provocation: il pourrait être tiré d'une bulle de bande dessinée comme, par exemple, les Parisiennes ou encore *les Frustrés* de Brétecher. Mais il nous rappelle avant tout la futilité proverbiale des femmes: toute grande

décision se rapportant à ce «sexe» aurait — dit la «sagesse populaire» — trait à son aspect physique. Allusion donc pour un roman où règne le cliché, au mythe de la «dumb blond»; volonté aussi de dire qu'il ne sera pas ici question de «la femme dans...» ni de «quelques images de la femme», mais d'une critique féministe, c'est-à-dire égalitaire. La différence des sexes et le rapport qu'ils entretiennent impliquent un système philosophique et politique. Big Brother a créé les brigades anti-sexe et la section porn; Winston glorifie l'instinct mais aucun ne s'interroge sur le sens de la vie pour les femmes. Big Brother leur offre la reproduction immédiate et l'on verra que c'est aussi le rêve de Winston: Julia n'est pour lui qu'une simple médiatrice et il est normal qu'il découvre à la fin du roman son véritable amour, un être aussi mythique qu'absent, un père dans l'absolu, un dieu fait homme ou un homme fait dieu. Les véritables femmes, êtres de chair et de sang, n'ont pas de place dans cette utopie.

On pourrait penser que Julia représente l'idéal sceptique. Ses devises à elle seraient le «*carpe Diem*», ou le célèbre vers de Lucrèce «*Suave mari magno...*»: il est doux, quand la vaste mer est soulevée par les vents, d'assister du rivage à la détresse d'autrui... Elle incarnerait ainsi une philosophie. Julia serait une pure individualiste. Vision positive, féministe, diront certaines. Julia refuse le monde masculin, elle en sait l'hypocrisie et ne se salit pas les mains au jeu du pouvoir. Elle est la matière, la nature, la joie de vivre. A celles qui seraient ainsi tentées je répondrai que ce dualisme est déjà inscrit dans le roman: Julia appelle cela «hurler avec les loups» et sa conduite au sein de la Ligue Anti-Sexe participe bien au pouvoir qu'elle semble refuser. Le dualisme «femme-nature-abondance/homme-ville-pénurie» est l'un des moteurs du roman; nombre de théories politiques et économiques, d'utopies ont déjà cru pouvoir ainsi fonctionner. A la société masculine, citadine, polluée, et débiliteuse à force d'intellect, s'oppose une société matriarcale, campagnarde, respectueuse de la nature, à l'intelligence pratique et administrative, anti-intellectuelle. Les exemples livresques et concrets ne manquent pas: *Enfantin* partant à la recherche de la Mère ... et nous avons eu le canal de Suez, les communes des *Flower Children*... ainsi que le système économique pensé par Rousseau dans la *Morale Sensitive*, dans les *Institutions politiques*, et exposé dans la dixième lettre (quatrième partie) d'un célèbre roman dont l'héroïne s'appelle Julie. Cette lettre affirme le droit à la sensualité: elle est épicurienne, affirme avec passion la nécessité de la

méthode et du système. Or ce qui est dit dans cette lettre, c'est que le bonheur de la communauté s'identifie à «l'intérêt du maître» et que pour ce faire, tous les moyens sont bons — y compris la délation. C'est aussi que les désirs de la chair sont la source de graves désordres et que la morale sexuelle doit être extrêmement sévère; pourtant «pour prévenir entre les deux sexes une familiarité dangereuse, on ne les gêne point ici par des lois positives qu'ils seroient tentés d'enfreindre en secret; mais sans paroître y songer on établit des usages plus puissans que l'autorité même. On ne leur défend pas de se voir, mais on fait en sorte qu'ils n'en aient ni l'occasion ni la volonté» (*La Nouvelle Héloïse*, p. 449). Hommes et femmes vivent dans des sphères séparées, ensemble mais pas de la même manière. Cette pensée a fondé l'idéal républicain en France: système et contre-système se sont construits en s'y référant. C'est sur une telle idéologie métaphorisante que reposait encore la théorie des trois K.⁴

1984 se fonde également sur ce système qui sexualise les tâches et l'intelligence, qui hiérarchise en fonction du masculin et du féminin, et j'y vois l'une des raisons de l'absence totale de solutions. Un système que je qualifierais de phalliciste peut-il mener à autre chose qu'au totalitarisme et à la répression? Sinon, puisque la construction des utopies est nécessaire à l'avancée théorique et pratique de toute construction politique, quel est l'apport de 1984 pour celles et ceux qui, voulant l'égalité, cherchent à refaire le monde?

Julia ou la nouvelle philosophie dans le boudoir

Ce que Winston aime en Julia c'est, entre autres, qu'elle a eu de nombreux amants parmi les membres du Parti et qu'elle avoue aimer «l'acte lui-même» plus que les hommes. Or pour Winston, c'est cet «instinct animal, désir simple et indifférencié [qui sera] la force qui mettrait le Parti en pièces».⁵ On aura reconnu un thème banal des années 60: la révolution sexuelle, l'anti-Œdipe, la révolte contre le Père. Mais si on trouve dans le texte quelques-uns des concepts de Wilhelm Reich, c'est à la philosophie du siècle des Lumières que se réfère surtout le texte: puisque Big Brother est rousseauiste, Winston le détruira par le sadisme.

Julia, tout comme Julie — elles sont liées par le même prénom — participe à l'oppression de toutes et de tous pour le bonheur du maître. Leurs destins se ressemblent: elles furent soumises à l'autorité: le goût de l'amour physique leur apprit l'hypocrisie

afin de satisfaire à leur désir, mais elles se resoumettront finalement toutes deux à l'autorité paternelle. Winston, héros sadien, rêve, écrit ses actes sexuels avant de les commettre. Il recherche le bonheur dans le crime: «ce qu'il désirait plus encore que d'être aimé, c'était, une seule fois dans sa vie, abattre ce mur de vertu. L'acte sexuel accompli avec succès était un acte de rébellion. Le désir était un crime de la pensée» (1984, p. 101). C'est pourquoi il peut aisément transférer sa haine sur Julia pendant les deux minutes de haine: «De vivaces et splendides hallucinations lui-traversèrent rapidement l'esprit. Cette fille, il la fouettait à mort avec une trique en caoutchouc. Il l'attachait nue à un poteau et la criblait de flèches comme un saint Sébastien. Il la violait et, au moment de la jouissance, lui coupait la gorge» (1984, p. 29).

Après avoir voulu lui écraser la tête, Winston ne songera pas un instant à refuser les avances de Julia, reconnaissant en elle son double sadien. On pourrait même dire qu'il est dommage que Winston n'ait pas été plus attentif au corps de Julia ou plus au courant des clichés littéraires, car il aurait su tout de suite son secret. Julia est le portrait type de la «méchante», de la mauvaise femme. Elle travaille aux romans, elle est même passée par la section pornsec et on sait que toute fille qui a lu un roman est une «fille perdue». Son travail est lié à sa ceinture rouge: elle fait partie de la Ligue Anti-Sexe mais son aspect physique dément ses dires. Les codes romanesques veulent que l'héroïne douce soit blonde, sage, peu remuante: Walt Disney a popularisé ce type, l'opposant à la sorcière souvent belle mais brune. Winston se souvient de sa propre mère, «grande, sculpturale, plutôt silencieuse, avec des gestes lents et une magnifique chevelure blonde» (1984, p. 47) — *she was a dumb blond* — de sa femme Catherine, «une fille grande, blonde, très droite, aux gestes magnifiques» (1984, p. 99), et de l'impuissance qui le prenait quand il devait faire «son devoir». Julia, au contraire, est donnée pour l'anti-mère. «D'aspect hardi, d'environ vingt-sept ans, aux épais cheveux noirs, au visage couvert de taches de rousseur, à l'allure sportive» (1984, p. 22), elle porte sur son visage les marques de sa sexualité: la mythologie populaire, le folklore affirment que toute personne rousse a été conçue pendant la menstruation, les taches de rousseur sont des marques de sang, et — la menstruation étant confondue avec l'estrus — on suppose que les mères passent avec la couleur rouge le goût immodéré du coït.

Au début de leur aventure, Julia se conduit comme une héroïne sadienne. Elle sait tricher avec le système et paraître à

tous un modèle de vertu; elle a des liaisons dangereuses qui poussent au suicide l'un de ses amants; elle prend l'initiative des relations amoureuses. Elle fait de la chambre un château isolé du monde, se prête aux phantasmes de Winston, les provoque même. C'est elle qui décide de le surprendre en se maquillant et en se parfumant comme une prostituée ou une fille du peuple, elle encore qui veut «une réelle robe de femme», ou «des bas de soie et des chaussures à talons hauts». Rêve qui sera exaucé pour une autre héroïne d'utopie moderne, la Roberte des *Lois de l'hospitalité*⁶, devenant ainsi la monnaie vivante. Julia se moque également des lois et de l'Etat en se maquillant, puisque son prénom rappelle les «lois Julia» qui interdisaient aux matrones romaines le maquillage, ainsi que les costumes et bijoux trop luxueux, afin de préserver la distinction entre femmes de bien et filles perdues et, par là même, sauver l'empire de la décadence. Et quand, bonne élève, Julia demande à son amant de lui lire à voix haute le livre de la Fraternité et de le lui expliquer au fur et à mesure, on pourrait croire qu'elle aussi est une disciple de la philosophie dans le boudoir. Nous sommes vite détrompé—e—s: Julia s'endort pendant les leçons d'histoire. Sa rébellion est du domaine corporel, elle veut bien manger et bien boire, sait où trouver du bon café et se moque de la doctrine du Parti. De fait, elle prend l'habitude de somnoler dès que Winston lui parle politique.

Winston s'est trompé sur son compte: c'est une femme comme les autres, elle vit dans la sphère du privé et le politique lui échappe: si elle veut bien entrer dans la Fraternité c'est uniquement par amour. Elle est prête — qui ne dit mot consent — à faire pour la révolution encore un effort, à «tromper, à faire des faux, à extorquer, à corrompre les esprits des enfants, à distribuer des drogues qui font naître les habitudes, à encourager la prostitution, à propager les maladies vénériennes, à faire tout ce qui est susceptible de causer la démoralisation du Parti» (1984, p. 245), à jeter de l'acide sulfurique sur des enfants, à se suicider — programme digne des *Cent vingt journées de Sodome*⁷ — mais hurle NON à la question: «Etes-vous prêts tous les deux à vous séparer et à ne jamais vous revoir?» (1984, p. 246).

Loin d'être une révoltée ou une criminelle, Julia est une égocentrique devenue amoureuse. C'est elle la disciple de Wilhelm Reich, une femme qui comme toutes les autres ne pensent qu'à l'amour: «Avec Julia, tout revenait à sa propre sexualité. Dès qu'on y touchait de façon quelconque, elle était capable d'une grande acuité de jugement. Contrairement à Winston, elle avait

saisi le sens caché du puritanisme du Parti. Ce n'était pas seulement parce que l'instinct sexuel se créait un monde à lui hors du contrôle du Parti, qu'il devait, si possible, être détruit. Ce qui était plus important, c'est que la privation sexuelle entraînait une hystérie, laquelle était fort désirable, car on pouvait la transformer en fièvre guerrière et en dévotion pour les dirigeants. Julia expliquait ainsi sa pensée: 'Quand on fait l'amour on brûle son énergie. Après on se sent heureux et on se moque du reste'» (1984, p. 190).

Le Pays Doré

Si Julia rêve d'amour et de bonheur, la théorie du verre d'eau ne vaut pas non plus pour Winston. Frustré, il rêvait de viols et de meurtres, il détestait les femmes du Parti avec qui il désirait coucher, croyant ne jamais parvenir à ses fins. Il rêvait également de prostitution car c'était un délit punissable par Big Brother. Surtout il croyait que la jouissance pure ne pouvait exister que chez les prolétaires — il faudrait là lire ce qui est écrit de la jouissance des prolétaires et de celle des bourgeois ou intellectuels dans *Germinal* et la littérature du dix-neuvième siècle... Winston, tout comme Julia, passe vite du sadisme à la pastorale. C'est hors des murs, à la campagne que le couple fera l'amour pour la première fois. Tel un jeune amoureux de romans sentimentaux, il lui cueille un bouquet de fleurs champêtres avant d'entrer dans le jardin d'amour. C'est dans un bosquet, *locus amoenus* s'il en est, qu'il la prend dans ses bras et... qu'il la viole et l'égorge? Non point, au contraire: le voilà ravi de la tenir tout simplement: «Il était heureux de ce qui se passait, et n'avait aucun désir physique. C'était trop tôt» (1984, p. 173). Ce n'est qu'après avoir partagé un morceau de vrai chocolat — comme celui qu'il avait mangé la dernière fois qu'il avait vu sa mère — après avoir entendu la grive chanter, que pris «d'une tendresse irréfléchie», il eut envie de faire l'amour avec Julia.

Les rencontres rapides, le simple contact sexuel ne le satisfont pas. Winston rêve de conjugalité. Il veut le désir et l'affection, veut la voir sans se sentir obligé de faire l'amour. Il a appris à aimer «l'odeur de ses cheveux, le goût de sa bouche et le contact de sa peau» (1984, p. 199). La pièce à laquelle il aspirait afin d'être absolument seul va devenir un havre, un palais où — disent les contes de fées — ils vécurent heureux et eurent beaucoup d'enfants. Car c'est désormais à cela qu'il va rêver quand de sa

fenêtre il admire son nouvel idéal de femme: «Winston, frappé par l'attitude caractéristique de la femme, bras épais levés pour atteindre la corde, puissante croupe saillante de jument, se rendit compte, pour la première fois, qu'elle était belle. Il ne lui était jamais venu à l'idée que le corps d'une femme de cinquante ans, épanoui en des dimensions monstrueuses par les maternités, puis endurci, rendu rugueux par le travail jusqu'à être d'un grain plus grossier que celui d'un navet trop mûr, pouvait être beau» (1984, p. 310). Il aspire, non plus à une héroïne sadienne, mais à une femme au «cœur ardent et au ventre fertile» pour qui le bonheur se résumerait au cours *normal* de la vie des femmes, c'est-à-dire à «blanchir, brosser, repriser, cuisiner, balayer, polir, raccommoder, frotter, blanchir d'abord pour ses enfants, puis pour ses petits enfants» (1984, p. 311), et au bout de trente ans chanter encore. Ce programme, Julia s'efforce dans la mesure de ses moyens de le remplir. Elle apporte au paradis les nourritures célestes: vrai café, vrai sucre, pain blanc, confiture, thé, boîtes de lait, poivre pour chasser les punaises. Dans cet Eden, Winston oublie la peur et la faim, il perd l'habitude du gin, grossit, son ulcère variqueux se cicatrise. Le foyer est bien l'endroit où l'homme se moralise et refait ses forces de travail. C'est un nouvel utérus, le pays doré qu'on voit la nuit. Dans cette chambre-matrice Winston retourne au pays: «C'était un ancien pâturage, dévoré par les lapins et que traversait un sentier sinueux. Des taupinières l'accidentaient çà et là. Dans la haie mal taillée qui se trouvait de l'autre côté du champ, des branches d'ormes se balançaient doucement dans la brise et leurs feuilles se déplaçaient par masses épaisses comme des chevelures de femmes. Quelque part, tout près, bien que caché au regard, il y avait un ruisseau lent et clair. Il formait, sous les saules, des étangs dans lesquels nageaient des poissons dorés» (1984, p. 49). Il recrée ce pays encore une fois au Ministère de l'Amour et en sera «frappé d'horreur»; il avait crié tout haut: «Julia! Julia! Julia mon amour! Julia! [...] Il lui avait semblé que Julia n'était pas seulement avec lui, mais en lui» (1984, p. 393).

Ciel! C'est ma mère!

Pourquoi être frappé d'horreur devant cette symbiose amoureuse? Bien sûr, avoir hurlé le nom de Julia signifie de nouveaux traitements de rééducation, mais les deux amants ne s'étaient-ils pas promis de s'aimer au-delà du bien et du mal, au-delà de la torture et de la mort? De plus, O'Brien savait déjà que tout n'était pas accompli. Avoir créé un tel lien, interdit par l'idéologie, devrait être pour Winston une victoire: pareil à Tristan il ne vivrait que par et pour Julia/Iseut.

Il me paraît que la peur de la torture n'explique pas cette montée d'angoisse, à moins que comme chez les vrais tortionnaires, comme en Turquie ou au Chili, Winston suppose qu'on va torturer l'une pour détruire l'autre. Mais cette possibilité n'est jamais évoquée dans le roman et c'est plutôt en reliant les divers rêves de Winston que l'on obtient une réponse. Winston a découvert qu'en Julia il aimait et recherchait sa mère, qu'il n'existait dans cette société qu'un seul et unique type de femme: les mères. Maternité et sexualité étant irrémédiablement liées, il a souffert pour rien: Julia doit souffrir sinon mourir pour lui. Il la trahira, il l'a toujours/déjà trahie.

Que contient donc le carnet secret de Winston? Le texte nous le restitue en italiques et c'est surtout des rapports hommes-femmes qu'il s'agit. Le 4 avril Winston est allé au cinéma et se souvient d'une scène où une mère cherche à protéger un jeune enfant de trois ans; l'impuissance de la mère, la mort de l'enfant révoltent une prolétaire qui crie qu'on ne peut montrer ça. Une seconde entrée de quelques lignes évoque la haine qu'il porte à Big Brother. Puis la majorité du texte rappelle une visite faite trois ans auparavant chez une prostituée. Ce n'était pas tant le désir sexuel qui avait amené Winston en ces lieux: il avait été attiré par la femme parce que voir les «filles» est un acte de rébellion à peu de frais, et que celle-ci était maquillée — chose interdite au Parti: *«Elle avait le visage jeune, recouvert d'une épaisse couche de fard. C'est en réalité le fard qui m'attire, sa blancheur analogue à celle d'un masque [de mort?], et le rouge éclatant des lèvres [...] Elle se jeta sur le lit et, tout de suite, sans aucune sorte de préliminaire, de la façon la plus grossière et la plus horrible que l'on puisse imaginer, elle releva sa jupe. [...] Je tournai le bouton de la lampe. Quand je la vis en pleine lumière... [...] A la lumière, je vis qu'elle était tout à fait une vieille femme, de cinquante ans au moins. Mais j'allais de l'avant et le fis quand même»* (1984,

pp. 95-102). Les souvenirs qui lui remontent en mémoire sont l'odeur lourde et chaude de la cuisine, l'odeur des punaises, des vêtements sales et du parfum synthétique à la violette. Ce sont ces mêmes odeurs qu'il retrouve dans son paradis et qu'il apprend à aimer avec Julia. Et quand elle le surprend, fardée et maquillée, c'est à la «pénombre du sous-sol», à la «bouche caverneuse» de la prostituée qu'il songe. La chaleur, les punaises, l'odeur des corps en sueur, l'*odor di femina* tant décriée par les littérateurs envahissent le Pays Doré: Julia et la prostituée ne font plus qu'une. Toutes les femmes, y compris celles qui semblent les plus vertueuses, sont des putains.

Mais si Julia est la «femme», elle est aussi la mère. Elle accepte la fonction primordiale de celle-ci: nourrir l'enfant. Elle le gave de douceurs et pour cela il l'aime et se souvient de sa mère dans une «chambre éclairée par une chandelle et meublée d'un grand lit recouvert d'une courtepointe blanche. Lui, alors un garçon de neuf ou dix ans, se trouvait assis sur le parquet. Il agitant un cornet de dés et riait avec excitation. Sa mère, assise en face de lui, riait aussi. Ce devait être environ un mois avant sa disparition. C'était dans un moment de réconciliation. La faim qui rongait son ventre était momentanément oubliée et l'affection qu'il portait à sa mère était revenue pour un instant» (1984, p. 413). Julia ne pourra jamais lui donner d'enfant car c'est ici Winston son enfant, celui qu'elle doit protéger de la faim et de la peur. Cette tentation œdipienne est dans le texte et l'on a l'image idyllique de Winston qui, après l'amour, attend son café, en contemplant la mère qui dans le jardin s'active aux tâches féminines. Comme la mère de Winston, cette femme est heureuse de cuisiner, laver, raccommoder, faire les lits... Il rencontre une dernière fois cette mère au Ministère de l'Amour: «Une femme énorme, épave d'environ soixante ans, aux grandes mamelles ballotantes» et qui contrairement à Julia n'a pas de prénom mais un nom marital, SMITH. «'Elle pourrait être ma mère' — pensa Winston. Elle avait à peu près l'âge et le physique voulus et il est probable que les gens changeaient quelque peu après vingt ans de travaux forcés» (1984, p. 325). Cette mère, cette épave l'écrase et lui vomit dessus! L'amour maternel n'est qu'un leurre puisqu'elle est incapable de se souvenir de son fils.

La stérilité est le seul gage de différence entre Julia et les mères, mais c'est une stérilité artificielle, imposée par les circonstances de la vie. Julia remplit de fait les rôles de maman et de putain. Et si la maman *est* la putain, alors il est normal — la

maternité n'étant plus qu'un accident de l'histoire, un avatar de la sexualité — que Winston se sente le droit de tuer symboliquement Julia tout comme il avait affamé sa mère et sa sœur. La faim justifiait alors son insensibilité, il «*ne pouvait s'en empêcher. Il sentait même qu'il avait le droit de le faire*»⁸ (1984, p. 231). La peur justifiera le transfert de peine, de haine («de vivaces et splendides hallucinations lui traversèrent rapidement l'esprit»). Dans un tel système les femmes ne sont là que pour protéger les hommes ou en être les victimes.

Cauchemars et entropie, le rat et la chambre

Ce que je viens d'énoncer est mis en scène dans le texte. Pour la première fois Winston s'est mis à nu devant Julia. Ils sont dans la chambre, au paradis. Elle s'est fardée, sent la violette; la nourriture les attend, ils ont dormi après l'orgasme. Au réveil, Julia lance avec violence un soulier dans l'angle de la pièce et hurle: «sale bête». «Qu'est-ce que c'était?», demande alors Winston qui n'a rien vu. Un rat, répond Julia qui explique avec indifférence: «Il y en a partout [...] Savais-tu qu'ils attaquent les enfants? Oui, des enfants. Dans certaines rues, les femmes n'osent pas laisser un bébé tout seul deux minutes» (1984, p. 206). Propos repris presque mot à mot par O'Brien: «Vous avez dû entendre ce qui se passe dans les quartiers pauvres de la ville. Dans certaines rues, les femmes n'osent pas, même pour cinq minutes, laisser seul leur bébé dans la maison. Les rats l'attaqueraient certainement. En très peu de temps, ils l'éplucheraient jusqu'aux os» (1984, p. 400).

Lorsque le rat est dans le nid d'amour, Julia se presse contre Winston, lui fait un rempart de son corps, elle lui promet que le rat disparaîtra. ELLE, LA femme, LA mère, L'amante — bouchera proprement le trou. Puisque le rat est au Ministère de l'Amour, c'est que Julia a menti. Il est normal qu'elle serve une seconde fois de rempart. La mère doit mourir pour et avant son enfant. Et Julia, après le second épisode au rat, aura physiquement rejoint le type maternel: «Sa taille s'était épaissie et s'était roidie de façon étonnante. [...] Cela ressemblait à de la pierre plutôt qu'à de la chair. [...] Il sembla à Winston que la texture de sa peau devait être aussi tout à fait différente de ce qu'elle avait été» (1984, p. 409). Elle est devenue la femme d'en bas, la femme navet. Mais, de plus, elle revendique la trahison, c'est elle qui l'a vendu la première, affirmant ainsi la nature trompeuse et mortif-

fère de la femme. Le rôle des petites filles espionnes en est une preuve supplémentaire. Le sexe féminin est pourri car toujours sexuel; les petites filles grandissent pour entrer dans le cycle infernal de la sexualité — même la mère fait «ces choses-là» sans se soucier de l'enfant. Dans un tel système, les hommes épousent des femmes qui deviendront leur mère, dont ils veulent être l'enfant mais aussi le père. Les institutions politiques reproduisent alors le schéma pervers et aveugle des relations parentales et conjugales. Le père sait, saura toujours plus que l'enfant, et s'il le punit c'est pour son bonheur à venir... Aux hommes la sphère publique, aux femmes la sphère privée. Aux femmes la reproduction immédiate, aux hommes l'avenir, la transcendance.

Affirmer qu'il existe une essence féminine mieux connue sous le nom d'éternel féminin, associer cette essence à celle de la nature, de la pourvoyeuse, de la bonne mère, entraîne obligatoirement à une symbolisation, à une métaphorisation sur la nature cyclique. Si la femme est «naturellement» nature, alors elle aussi a des saisons, elle est bénéfique, féconde, mais sera demain glaciale, mortifère et stérile. L'homme — le mâle — ne peut donc dépendre de sa bonne volonté: il faut qu'il apprenne à maîtriser, cultiver la nature pour manger tous les mois à sa faim. Alors le soc de la charrue violentera la terre nourricière et... le pénis violera la femme, ou encore ta femme est un champ que tu dois ensemer et... il faut — fécondité — du grain dans la grange et des enfants à la maison, ou même la femme saigne tous les vingt-huit jours, voilà bien la supériorité naturelle de la femme — voilà bien l'infériorité naturelle de la femme. Chacun—e— choisira les images qu'elle/il/ préfère, mais elles sont identiques.

Elles n'impliquent qu'un renversement de catégories — le maître devient esclave, l'esclave devient maître, l'esclavage lui demeure. Si donc le cauchemar décrit par *1984* peut être reconnu dans toutes les idéologies existantes, c'est certainement parce qu'aucune n'a voulu repenser véritablement les rapports entre les hommes et les femmes.

Thérèse MOREAU

NOTES

¹ Paris, Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade), 1972, p. 6. Dans la suite du texte, *La Nouvelle Héloïse*.

² *Bulletin Romand d'Amnesty International*, juin 1983. Récit sous la forme fictionnelle et poétique de la vie d'une petite fille en Iran après la Révolution islamique, publié sous un pseudonyme par une exilée politique iranienne.

³ Texte d'une conférence donnée le 30 mai 1984 à l'Université de Lausanne dans le cadre des célébrations de 1984.

⁴ Slogan qui résumait ainsi le destin des femmes sous le Troisième Reich: *Kinder, Kirche, Küche*.

⁵ George Orwell, *1984*, Paris, Gallimard (Folio), 1972, p. 180. Dans la suite du texte *1984*.

⁶ Voir en particulier Pierre Klossowski, *La Révocation de l'Edit de Nantes et Roberte, ce soir*, in: *Les Lois de l'hospitalité*, Paris, Gallimard (Le Chemin), 1970, ainsi que *La Monnaie vivante*, Paris, Losfeld, 1970.

⁷ Voir Sade, *Œuvres complètes*, Paris, Cercle du livre précieux, 1966, XIV.

⁸ C'est moi qui souligne.